

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Alors, Catherine lui ordonnait de jouer, de courir ; la petite obéissait pendant quelques instants, puis, échappant à la surveillance maternelle devenue pour elle un supplice, elle se cachait, son polichinelle dans les bras ; cet être, qui ne pouvait ni la comprendre, ni lui répondre, semblait pour elle doué d'une âme. Il l'écoutait pendant de longues heures, assis sur ses genoux, penchant sa tête poultrée, inclinant son corps contrefait, battant le sol de ses deux sabots. Fané, râpé, laissant passer l'étoppe par sa double bosse, il lui semblait meilleur et plus pitoyable que ceux qui lui commandaient de jouer, quand elle se sentait l'âme déchirée. Elle l'appelait "Claudin," et quand elle lui rappelait ses peines, elle en éprouvait un soulagement.

Néra, vive et intelligente, apprenait vite. Elle sut lire rapidement grâce aux leçons que Georges lui donnait le soir. Mais quand Louise essaya de lui mettre une aiguille dans les mains, la tzigane ardente et paresseuse reprit le dessus.

Elle trahissait encore son origine dans sa toilette.

Jamais elle ne gardait, comme les autres petites filles, son fichu et son tablier régulièrement mis.

Néra trouvait le moyen de se composer un costume bizarre avec deux chiffons et de longues traînes de verdure.

A ses cheveux elle mêlait des branches et des herbes ; elle ne les souffrait ni nattés ni rangés, et les gardait étalés sur son dos, semblables à un voile noir.

Durant la moitié des journées, depuis que le temps était devenu doux, elle errait dans les prés et les bois, rentrait couverte de rosée, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, rapportant dans son tablier des fleurs, des herbes sentant bon ; elle les jetait sur son lit et s'y roulait ensuite, s'enivrant des senteurs fortes qui lui étaient familières.

Catherine ne se tourmentait guère de cette exubérance de vie. Néra était si petite ! Ne fallait-il point la laisser croître en pleine liberté, comme un chevreau sauvage ? L'âge la rendrait raisonnable sans qu'il fût nécessaire d'user de répression.

Les amis de la famille l'adoraient pour sa gentillesse étrange.

François, en revenant de la forge, ne manquait jamais de la prendre sur ses genoux ; Pierre lui faisait des jouets avec des débris de bois ; et Julien répétait pour elle les complaintes de son répertoire.

Un jour, tandis qu'elle laissait tomber, dans un coin de la cour, la moisson de fleurs et d'herbes qu'elle venait de faire, le vieux pharmacien de la ville voisine entra chez Catherine afin de demander un travail pressé pour sa femme. Il s'approcha de la récolte de Néra, et, plongeant la main au milieu des fleurs et des plantes :

— Aimerais tu gagner de l'argent, mignonne ? demanda-t-il.

De l'argent comme Pierre qui fait de la menuiserie, et ma mère Catherine qui blanchit le linge ? Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien, ramasse dans les champs, suivant leur saison, les fleurs que tu cueilles pour te distraire, et qui sont ensuite jetées au fumier. Je te montrerai à les sécher à l'ombre, et tu recevras de l'argent en proportion de ton travail.

Néra battit des mains.

— Vous n'en direz rien à ma mère Catherine ?

— Pourquoi ?

— Je voudrais la surprendre.

— Sois tranquille ! je garderai ton secret. Seulement, écoute bien la leçon que je vais te donner, et profite-en.

Le pharmacien s'assit sur le banc de pierre près duquel se trouvait la petite fille ; puis, choisissant des feuilles, il lui en apprit le nom et l'usage. Il en fit autant pour les fleurs et les tiges d'herbes qu'elle venait de rapporter dans son tablier. Néra répétait avec une précision et une mémoire merveilleuse. Cette première leçon devait lui suffire pour quelque temps.

Mais, jugeant qu'il lui serait incommode de rapporter sa botte d'herbes médicinales sur sa tête, elle pria, en cachette, Pierre de lui fabriquer une brouette légère, proportionnée à sa taille ; et dès qu'elle l'eut en sa possession, elle commença sa cueillette de simples.

Il lui devint facile de faire le tour des douze mois, et de s'accoutumer à connaître la saison de chaque différente cueillette. La botanique devint bientôt sa préoccupation unique. C'était comme un héritage de la race. Combien de fois n'avait-elle pas vu les vieilles femmes de sa tribu faire cuire, dans de grands chaudrons de cuivre, des simples mêlés à des objets effrayants ou étranges ! Elles marmot-

taient, tout en tournant le mélange, des paroles cabalistiques aidant à leur cuisson et les douant de propriétés magiques. Sans doute, Néra ignorait les incantations diaboliques, et ne composerait de philtres ni pour indiquer le moyen de devenir riche, ni pour s'exempter du service militaire ; mais elle se prenait de passion pour l'art de guérir. La nature devint bientôt pour elle un livre dont elle tourna hâtivement les feuillets. Elle ne tarda pas à connaître les heures du jour à l'horloge des fleurs. Elle savait à quel instant du matin celle-ci ouvrait sa corolle, à quelle minute elle la refermait. Les simples, les insectes, les oiseaux prirent une part de sa vie. Tout se résuma bientôt, pour elle, dans l'aimable labeur qui lui permettait d'ajouter quelques profits à ce que gagnaient Catherine, Pierre et Louise.

Au printemps, elle rapporta des rhizomes de glaieuls sauvages, de l'asclépiade blanche que les chèvres broutent sans crainte, des bétouilles à fleurs pourpres qui calment les fièvres automnales. Souvent elle vendait le muguet en bouquet, le trouvant trop joli pour le livrer au pharmacien, et les jeunes femmes le lui payaient encore plus cher que ne l'eût fait l'herboriste.

Un jour, elle rapporta sa brouette pleine des fleurs d'or des génefs ; puis ce fut le tour des ombelles blanches de sureau au parfum pénétrant. Des bottes de géranium sauvage grandi sur les murailles et dans les décombres ; des capillaires ramassées dans les fontaines ; des gerbes de saponaire aux fleurs rosées ; des fumeterres légères à la fois de tige, de feuillage et de fleurs, lui fournirent des bénéfices faciles à réaliser.

Quand vint la saison de l'élevage des dindons, elle ramassa des orties blanches pour nourrir le délicat volatile.

D'abord Catherine crut à un jeu de Néra, quand elle la vit cueillir des plantes, les sécher à l'ombre avec un soin extrême, puis les enfermer dans d'énormes sacs, ou bien en former des bottes régulières liées avec goût. Mais quand la petite fille lui remit l'argent qu'elle venait de recevoir en échange, Catherine se sentit réellement touchée. Elle comprit qu'en dépit de son apparente froideur, cette enfant cachait une âme tendre et reconnaissante et, pour l'encourager davantage, elle se montra très heureuse de joindre le gain de Néra à ce qu'elle amassait elle-même.

Pauvre mignonne ! jamais elle ne craignait de prendre trop de peine. On la voyait courir à travers les terrains marécageux pour récolter les arums aux feuilles molles, luisantes, sagittées. D'autres fois, elle rentrait semblable à une petite créature du Céleste Empire, la tête couverte de clochettes d'ancolie, et drapée dans les grandes branches de clématite dont jadis les gueux se servaient pour imiter les plaies répugnantes, destinées à attirer sur eux la compassion.

Bien qu'elle en connût les propriétés, elle récoltait sans crainte les plantes vénéneuses, les aconits bleus, les ciguës tristes, les jusquiames livides, les belladones.

Plus tard, quand les plaines se dorèrent, elle se glissa au milieu des hauts froments plus grands qu'elle, pour y ramasser des coquelicots, des bluets, et ces fleurs d'un violet délicat, que les laboureurs redoutent et qui sont cependant la grâce de leurs champs immenses.

Néra ne comprenait point qu'elle fût seule à récolter ces richesses appartenant à qui veut les prendre, et qu'au lieu d'en faire des gerbes aussitôt jetées que cueillies, les petites filles de son âge ne prissent tout part à ce facile labeur.

Comme il convenait à l'humeur vagabonde et un peu sauvage de Néra ! Tandis qu'elle faisait sa récolte, elle se trouvait seule dans les bois, dans les champs, sous les buissons jetant sur elle leurs draperies vertes. Si elle se sentait loin, elle dormait, la tête appuyée sur un paquet d'herbes odorantes, bercée par les concerts du vent agitant les branches, et les chansons d'oiseaux voletant de leurs nids ou reprenant leurs oisillons sur le sol où ils trouvaient leur pâture.

L'odeur forte des lierres terrestres la grisait ; elle l'aimait comme celle des sauges, des menthes, des baumes, des mélisses. Quand elle en avait cueilli une grande quantité, elle dormait d'un sommeil lourd : ces parfums robustes la charmaient.

Puis vint la récolte des grands liserons blancs aux cloches de neige, qui escaladent les buissons et baignent leurs pieds dans l'eau, tandis que les petits liserons teintés de rose traînent humblement sur le sol, en attendant qu'on les emploie dans la médecine.

Mais Néra ne se contentait point de vendre les herbes qu'elle récoltait. Elle songea aux pauvres gens du pays, à qui manque souvent la prévoyance ; et, après s'être fait céder par Catherine un petit cabinet dont nul ne se servait, elle y installa une herboristerie à elle, étiquetée avec soin, et à laquelle elle ajouta des notes, grâce à la complaisance de Georges. Si un ouvrier se meurtrissait un membre, il courait lui demander de la valériane. Entendait-elle dire qu'un chien dangereux parcourait le pays, elle distribuait du plantain d'eau auquel longtemps on attribua la faculté de guérir de la rage. Elle gardait des fleurs bleues de bourrache, des calices couleur d'ambre de bouillon blanc, des corolles violettes de mauve, pour les enfants malades de ces gros rhumes qu'on daigne si peu soigner dans les campagnes. Plus tard, en automne, dans les prés dont la gelée ne tardait pas à brûler l'herbe, elle vit s'épanouir les colchiques au calice lilas